

# Le secret de grand-père

Extrait de l'ouvrage de Michael Morpurgo, éditions Folio Cadet, Gallimard jeunesse

*Michael Morpurgo, a imaginé une suite à « cheval de guerre », livre magnifique qui nous fait partager l'incroyable destin d'un cheval britannique pendant la guerre, dont il sera acteur en France.*

« [...] Père se fourrait toujours dans des guêpiers, quand il était jeune. Mais le pire de tout a été la guerre, la Première guerre mondiale. [...]

Un jour, quelques mois après le début de la guerre, Père s'est rendu au marché pour vendre quelques moutons gras. En ce temps-là, bien sûr, il fallait les mener le long de la route jusqu'au marché. Il n'y avait pas e camion, ni quoi que ce soit. Il était donc parti presque toute la journée. Pendant ce temps, des soldats étaient entrés dans le village pour y chercher de bons chevaux robustes et ils payaient bien pour ça. Ils avaient besoin de tous les chevaux qu'ils pouvaient trouver pour la cavalerie, ou pour tirer des canons, des chariots de munitions, des ambulances. Presque tout était tiré par des chevaux, à l'époque. Mon père revient du marché et voit qu'on emmène Joey.

C'était son propre père qui avait fait ça. Il avait vendu Joey à l'armée pour quarante livres, moi je dirais plutôt quarante pièces d'argent.

[...]

Une quinzaine de jours plus tard, il s'est levé et il est parti, il est parti s'engager, il est parti retrouver Joey. Il avait dû raconter au sergent recruteur qu'il avait seize ans, mais ce n'était pas vrai bien sûr. Il était assez grand, sa voix avait mué. Et comme ça, il est parti pour la France. Parti à l'armée à quatorze ans.

Mais il y avait des millions d'hommes là-bas, et des millions de chevaux aussi. Une aiguille dans une botte de foin, tu dois dire, et tu as bien raison. Il a passé trois ans à chercher Joey, mais il n'a jamais abandonné. Le plus dur, c'était de rester en vie. L'enfer sur la terre, il appelait ça. Toujours attendre, attendre de monter au front, attendre dans les tranchées avec des obus et des bombes qui éclatent autour de soi, attendre le coup de sifflet qui t'envoie à découvert, à travers le *no man's land*, attendre la balle qui porte ton propre nom.

Il a été blessé deux fois à la jambe, ce qui était une chance pour lui, comme il disait, car on était beaucoup plus en sécurité à l'hôpital que dans les tranchées. Mais ses oreilles se sont mises à tinter à cause du fracas des obus, et ce bourdonnement l'a fait souffrir toute sa vie. Il a vu des choses terribles là-bas, en France, des choses terribles auxquelles il est insupportable de penser, ses amis soufflés par les explosions, les chevaux noyés dans la boue sous ses propres yeux. Et pendant ce temps, il n'a jamais oublié Joey, il n'a jamais oublié pourquoi il était venu là.

[...]

A la fin de la guerre, l'armée a décidé de vendre les vieux chevaux de bataille pour e faire de la viande. Oui, ils allaient tous les tuer. Les tuer tous ! Après tout ce qu'il avait subi, tout ce qu'il avait fait, ils allaient l'abattre pour la boucherie. Alors mon père a fait la seule chose qu'il pouvait faire. Il a racheté Joey à l'armée avec son argent, toute sa solde qu'il avait mise de côté et, à la fin de la guerre, il l'a ramené sain et sauf à la maison. »